

## À Besançon, la force poignante des peintures de Ceija Stojka, œil ouvert sur le camps de la mort

Elle a survécu. Autodidacte, l'artiste rom Ceija Stojka a commencé à 56 ans à peindre l'horreur des camps de la mort, dans lesquels elle avait été enfermée enfant avec sa famille. Après avoir bouleversé les visiteurs de la Maison rouge à Paris en 2018, la voici à nouveau honorée d'une importante et sensible rétrospective au musée des Beaux-Arts de Besançon, en association avec le musée de la Résistance et de la Déportation. Capital, surtout en ces temps troublés.



Ceija Stojka, Sans titre (détail), 1995 ⓘ

« Ce que je désire du monde est que les gens fassent attention et qu'ils gardent les yeux ouverts sur le monde qu'ils traversent et qu'ils veillent à ce que cela ne se reproduise jamais. » Ainsi écrivait **Ceija Stojka** (1933–2013) en 1988, habitée par le souvenir des camps. **Poète rom autrichienne**, elle a publié son premier recueil, **Nous vivons cachés...**, un an avant de se mettre à peindre. Elle avait appris à lire et à écrire quasiment toute seule, ses années d'école ayant été interrompues brutalement par sa **déportation dans les camps** d'Auschwitz-Birkenau (en 1943), Ravensbrück (1944) et Bergen-Belsen (1945), et elle écrivait comme elle le pouvait, avec **une orthographe bien à elle et une oralité directe** – mais ses mots sont poignants, vertigineux.

De la même façon, Ceija Stojka **s'est mise à peindre du jour au lendemain**, à 56 ans, sans école d'art ou cours du soir, après avoir vu des enfants dessiner. Extrêmement puissantes, ses œuvres ont été un **peu exposées de son vivant**. Sa reconnaissance a été tardive en France : il a fallu attendre 2017 pour visiter sa **première rétrospective à Marseille**, entre les murs de la Friche la Belle de Mai, puis à la **Maison rouge** l'année suivante. Anne Vignot, maire (EELV) de **Besançon** depuis 2020, avait gardé de cette dernière un souvenir ému, nous a-t-elle confié lors du vernissage de l'exposition, et a tout fait pour que Ceija Stojka trouve sa place dans sa ville, au **musée des Beaux-Arts** mais aussi au **musée de la Résistance et de la Déportation**.

## Un bouleversant portrait

C'est désormais chose faite, et la réussite est de taille. Au musée des Beaux-Arts, les commissaires Amandine Royer et Vincent Briand ont fait le choix d'un parcours non chronologique, qui regroupe les œuvres **par thèmes, motifs, obsessions**, pourrait-on dire, et **rythmé par les vers** de Stojka, inscrits sur les murs et constamment cités dans les cartels des œuvres. L'approche est dense, minutieuse, généreuse, et on sort de l'exposition en ayant **l'impression d'avoir véritablement rencontré l'artiste**, de l'avoir vu peindre, écrire, parler et même chanter, grâce à un court documentaire. Le musée de la Résistance et de la Déportation complète avec **un autre film**, plus long, et un commissariat partagé entre les deux institutions.

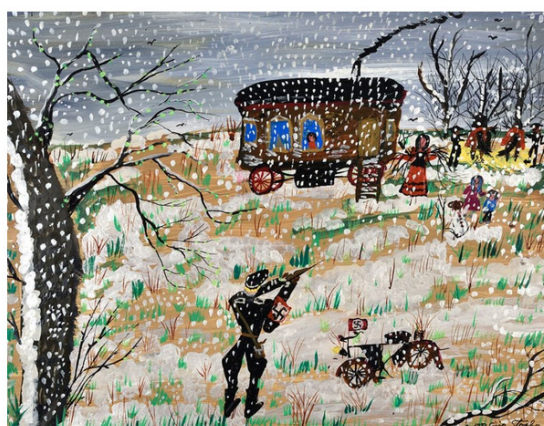


Ceija Stojka, Sans titre, 1994 ⓘ

**Sa fureur de vivre et de peindre transparaît à chaque œuvre, transperce la gouache grasse et atteint comme une flèche l'œil humide du spectateur.**

Il faut donc se rendre à Besançon pour découvrir, d'abord, le **bonheur d'une vie tsigane**. Sur des morceaux de carton, au dos de cartes postales, parfois même sur de simples emballages, Ceija Stojka peint à la gouache et à l'aquarelle l'intérieur douillet quoique simple d'une **roulotte**, des femmes en jupes longues, des **paysages sauvages** où les habitations sur roues s'illuminent dans la nuit étoilée. « La nature est ma vie », écrit celle qui appartient au groupe des **Lovara**, et dont la famille va **de village**

**en village** pour vendre des chevaux. Attentive au passage des saisons, aux couleurs du ciel, aux variations de la lumière, heureuse de voir arriver la neige, elle entretient une **proximité heureuse avec le paysage**. Mais elle y glisse parfois des indices de **son inquiétude**, comme un arbre dont les branches ploient, les feuilles rouge sang.



Ceija Stojka, Sans titre, 20 octobre 1993 ⓘ

## La mémoire des camps de concentration

Puis plusieurs chapitres extrêmement douloureux sont consacrés à ses **peintures des camps**, intitulées selon ses mots « Auschwitz est mon manteau ». Certaines **déforment le corps de soldats** en croix nazies, d'autres sont extrêmement documentaires, et se lisent comme des **témoignages du génocide tsigane** – le Porajmos, reconnu par plusieurs pays d'Europe et commémoré le 2 août, ne l'est pas encore en France, malgré la demande récente d'un collectif de descendants de victimes. Raflée à neuf ans et dix mois, Ceija Stojka a passé **trois années de sa vie en déportation**, emmenée avec sa famille (elle réussit à ne pas être séparée de sa mère), survivant comme elle pouvait.

Elle raconte qu'elle **suçotait la sève d'un petit arbre** pour ne pas mourir de faim, un souvenir qui se transformera plus tard en **motif obsédant**, son « arbre de vie ». Mais aussi qu'elle fuyait les cris et l'insoutenable vacarme en **se pelotonnant contre les cadavres**, dont elle essayait de fermer les yeux : « J'étais toujours assise entre les morts, c'était le seul endroit toujours calme. On était à l'abri du vent. La Maman savait très bien où j'étais. Quand elle était fatiguée, elle venait et me prenait par la main. Pour dormir elle **rassemblait toujours la poussière fine** en un petit tas qu'elle posait sous ma hanche. » Au ras du sol, Ceija Stojka voit les **bottes soigneusement cirées** des soldats, et en conserve un souvenir si net que ces atroces souliers de haine font eux aussi l'objet de peintures hantées.

## Une quête de liberté



Ceija Stojka, *Der Tanz auf dem Hakenkreuz*  
[Danse sur la croix gammée], 28 juillet 2004



L'œil le sera aussi, d'abord entremêlé dans des broussailles, souvenir accroupi entre les feuilles quand sa famille **se cachait pour échapper aux rafles**. Puis multiplié avec des **traces de mains** (« comme si elle priait pour les prisonniers disparus », analysent les commissaires), ou encore isolé et grand ouvert, comme le regard du nazi qui surveille ou, *a contrario*, celui qui reste **alerte face à l'horreur**. Ceija Stojka va ainsi d'un genre à l'autre avec une **liberté absolue**, passant du **paysage documentaire** à la **peinture abstraite**, de la **caricature** aux mains appliquées directement sur le carton. Sa fureur de vivre et de peindre transparaît à chaque

œuvre, transperce la gouache grasse et atteint comme une flèche l'œil humide du spectateur.

Rien de tout cela ne s'est fait sans difficulté. D'abord, **se souvenir** quatre décennies plus tard de ces années d'horreur a été pour elle **une épreuve**, alors qu'elle avait entre-temps **fondé une famille** et réussi à vivre – très modestement – d'un commerce de tissus et de tapis. « Le tout premier tableau que j'ai peint m'a choquée, se remémore-t-elle, alors je l'ai rangé. » Comme de nombreuses artistes femmes, **sa condition domestique** ne l'a pas non plus aidée. « Mon mari est rentré et il était très en colère contre moi. (...) Il était en colère de ne pas avoir à manger, que la table soit couverte de peinture, de pages et tout ça. » Pour peindre ces corps morcelés et ces barbelés cauchemardesques, Ceija Stojka devait donc **se cacher**, faisant resurgir dans une **absolue solitude** les souvenirs et les cauchemars. « Parfois quand j'ouvre les yeux le matin, mon Dieu, j'ai encore l'odeur des crématoires dans le nez. »



Ceija Stojka, *Sans titre*, 18 avril 1993 ⓘ

Toute sa vie, Ceija Stojka est restée **attentive à l'actualité, aux conflits**, et certains **ravivaient sa douleur**, comme le génocide des Tutsi au Rwanda en 1994. Elle incitait chacun à garder les yeux ouverts, comme elle. Elle aurait pourtant pu se replier sur elle-même, la vie ne l'ayant guère épargnée : en 1979, elle a perdu l'un de ses fils, Jano, alors qu'il n'avait que 24 ans, mais c'est probablement ce **deuil insurmontable** qui l'a mise **sur la voie de l'écriture**.

Peindre, écrire, c'était **sa façon de survivre**, et sa créativité s'entremêlait avec sa **joyeuse débrouillardise**, elle qui pouvait, après ses conférences, vendre des confitures faites maison dans des pots qu'elle avait recouverts de fleurs peintes. Cette figure remarquable, cette femme bouleversante, cette artiste immense, on pourrait la raconter encore, mais le principal est d'aller **voir ses œuvres**, à Besançon ou chez son galeriste Christophe Gaillard, ainsi que de **la lire** – ses poèmes sont publiés aux éditions Bruno Doucey.